

MAX ELSKAMP

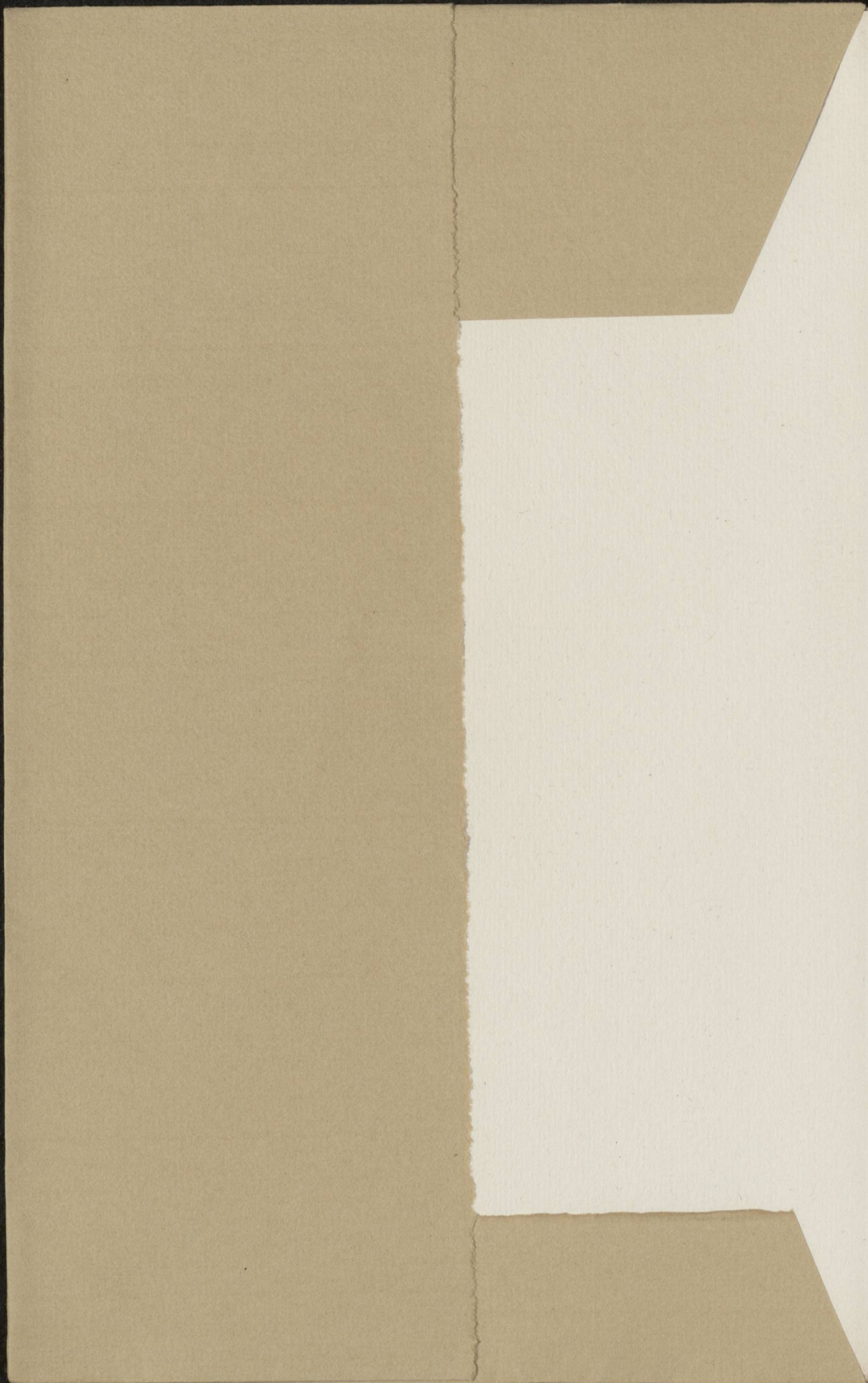
---

LES  
DÉLECTATIONS  
MOROSSES



G. VAN OEST & C<sup>ie</sup>  
ÉDITEURS  
à BRUXELLES  
—  
1923



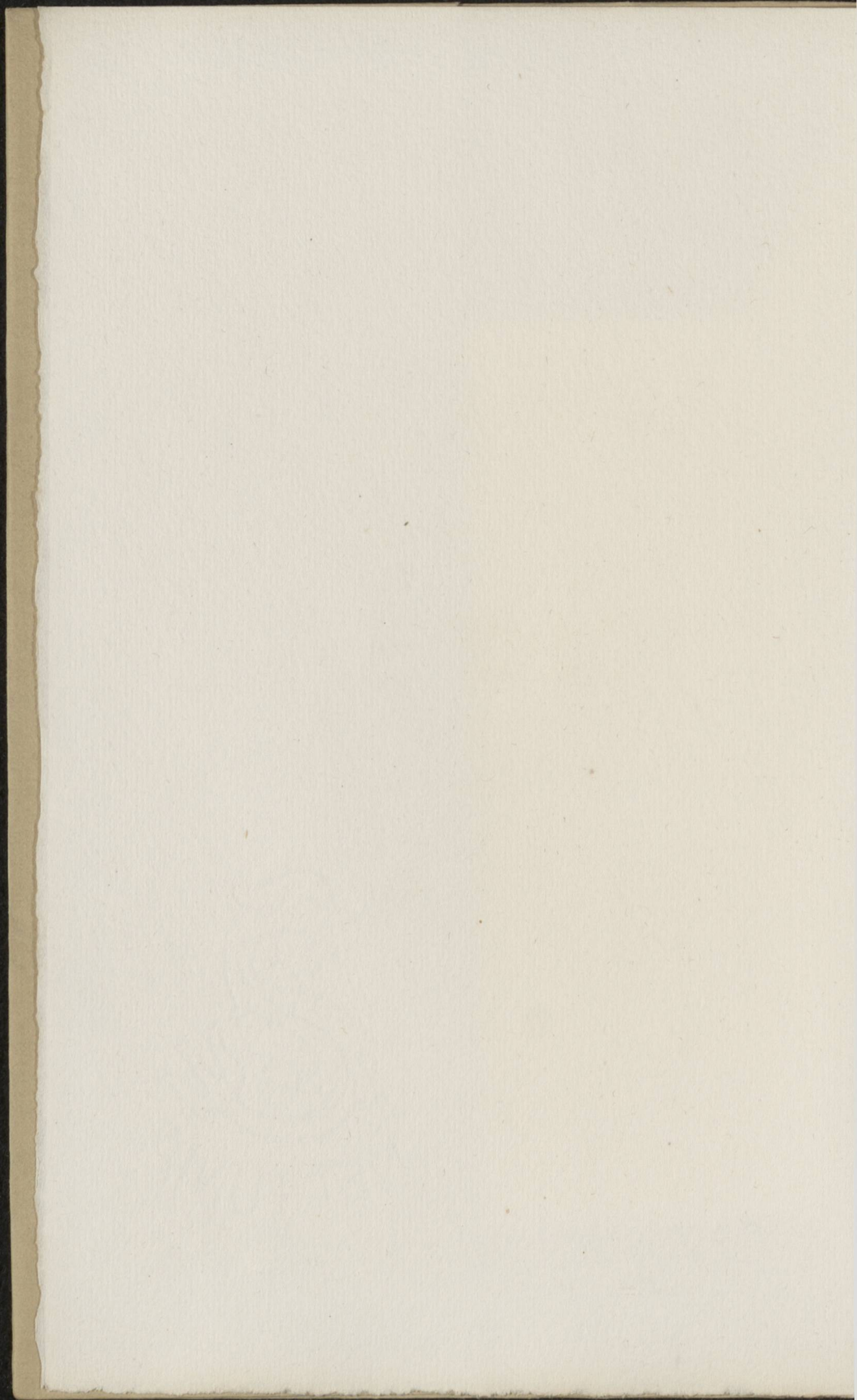




VLPO 20 184

ending  
P 100  
10/1820







LES  
DÉLECTATIONS  
MOROSSES



## DU MÊME AUTEUR

Dominical ... ..	1 vol.
Salutations, dont d'angéliques ... ..	1 vol.
En Symbole vers l'Apostolat ... ..	1 vol.
Enluminures ... ..	1 vol.
Six Chansons de pauvre homme pour célé- brer la semaine de Flandre ... ..	1 vol.
La Louange de la Vie ... ..	1 vol.
L'Alphabet de Notre-Dame la Vierge ... ..	1 vol.
Sous les tentes de l'Exode ... ..	1 vol.
Chansons désabusées ... ..	1 vol.

---



MAX ELSKAMP

---

LES  
DÉLECTATIONS  
MOROSSES



G. VAN OEST & C<sup>ie</sup>  
ÉDITEURS  
à BRUXELLES  
—  
1923



*Il a été tiré 300 exemplaires sur  
papier à la cuve de Pietro Miliani  
à Fabriano.*

*Exemplaire N° 69*

Et tu seras comme celui qui dort au  
cœur de la mer, et comme celui qui  
dort au sommet du mât.

*Proverbes. XXII. 34.*







C'est le kiosque des mille joies  
C'est la porte des mille peines,

De ta vie dite cette fois  
Comme un port perdu en toi-même;

Ce sont des gens qui sont venus  
Et des dieux qui s'en sont allés,

Des choses que tu as élues  
Et d'autres que tu as touchées,



Pour les perdre ou les retrouver  
Au long cours de ta destinée.

Mais loin alors — car tout s'enchaîne —  
Si loin des jours de ton baptême,

Et moins en vous, Jésus, Marie,  
Et plus ici suivant la vie,

C'est ce que tes mains ont cueilli  
Au gré de l'heure vide ou pleine,

Ce sont des propos à midi  
De caravane à des fontaines,

Et puis ta chair ayant subi,  
Et puis ton cœur ayant saigné,

C'est ton âme qui a suivi  
Tes pieds où ils voulaient aller.

Or ce sont lors des chemins faits,  
Ainsi qu'ils vont le long des routes,

Par des matins comme ils sont nés  
Ou des soirs apportant leur doute,

Ce sont ainsi des chemins faits  
Au jour le jour par à peu près,

Vers des Damas ou des Thulés,  
Dont tu n'es plus jamais rentré.

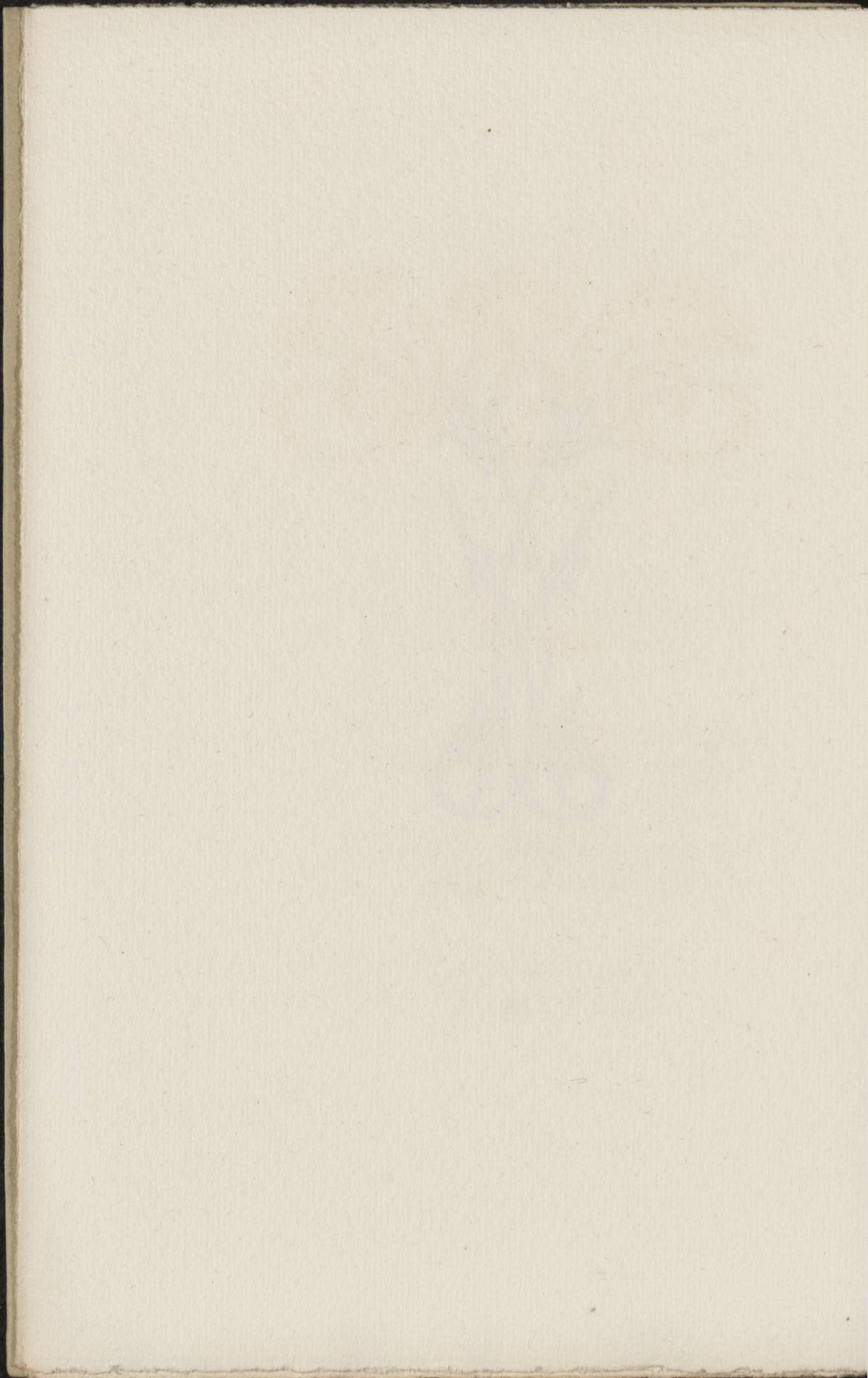






EN SOI







I

LIMINAIRE

Il fait matin, il fait matin,  
Un agneau paît ainsi qu'en toi,

Croise sur les genoux tes mains,  
Remets des bagues à tes doigts,

Avec sa belle robe à pois,  
Et souliers à broderies,



Un ange sur un linge en soie  
Pose la lampe de ta vie,

Et toutes choses consenties,  
Port touché ou port où l'on va,

C'est jour né et lumière luie,  
Temps qu'il fait dans l'âme qu'on a.

Or aube elle, qui pleure et rit,  
Est-ce ta chair qui a pris froid ?

Est-ce ton cœur qui sent la pluie  
D'une automne qui vient vers toi ?

Au monde où tu fus tant de fois  
Sur la voie que tu as suivie,

Où tu voyais Dieu, des gens prient  
Disant qu'ici douleur est loi;



Est-ce vérité de la vie  
Ou le doute qui entre en toi ?

Mais lors toi qui savais la route  
Pourquoi si tard es-tu rentré,

Matelot, qui t'en es allé,  
Au vent, tendant les voiles toutes;

Matelot, toi qui as tout fait,  
Le bien, le mal, même le pire,

Est-ce l'ami, est-ce l'aimée,  
Pour boire avec eux ou sourire,

Que tu t'en es allé chercher  
Si loin là-bas sur tes navires ?

Or, matelot, c'est ton péché,  
Et comme vin bu qui se paye,



Jours d'oubli sur des atterrages,  
Soirs de taverne au bout des quais,

Iles vertes sous des ombrages  
Où dorment des femmes couchées,

Nuits équivoques sur des plages  
Où pour une heure on a aimé,

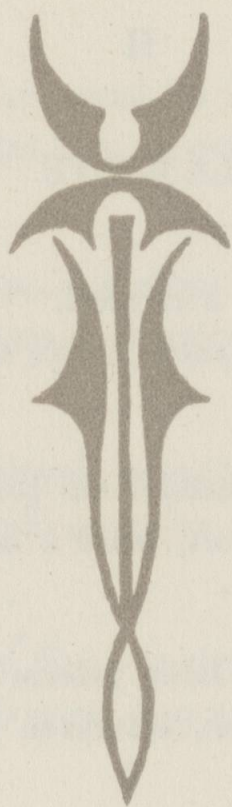
Car, matelot, tout est naufrage,  
Même en les rêves que l'on fait.

Alors ici jette les dés,  
Hasard qui mène est dieu qu'on porte,

Il fait matin, le jour est né,  
Ferme derrière toi la porte,

Et pars et va, la route est vraie  
Où l'on marche dans la lumière,

Pour au bout enfin n'y trouver  
Que son ombre dans la poussière.





## II

### LA ROUTE

Il y a la vie, il y a la mort,  
L'une comme un puits, l'autre comme un port,

Iras-tu d'abord, matelot qui peines,  
Cherchant réconfort, boire à des fontaines,

Ou bien jusqu'au bout, pèlerin qui doute,  
L'acceptant ton lot, suivras-tu la route ?

Il y a le monde où tu t'es assis,  
Il y a le ciel dont tu t'es enquis,



La peine et la joie et qui se repèrent,  
Aux jours que l'on a dans l'âme ou la chair,

Pèlerin qui vas, matelot qui guettes,  
Yeux perdus au loin en foi inquiète,

Iras-tu là-bas et parmi les hommes,  
Et pour quelles fins, et pour quelle somme ?

Il y a ton corps, il y a ton bien,  
Il y a ce qui part et ce qui vient,

Ce que l'on attend, ce qu'on a cherché,  
Ce qui est perdu ou qu'on a trouvé;

Il y a le pleur, il y a le rire,  
Il y a les mots aussi pour tout dire,

Et jour qui commence ou jour qui s'achève,  
Il y a le songe, il y a le rêve.



Pèlerin qui vas, matelot qui veilles,  
Dans le jour monté bleu sous le soleil,

Il y a la mort, il y a la vie,  
L'une qui étreint, l'autre qui délie.





### III

#### LA VIE

Voici le monde et c'est la vie,  
Voici l'amour qui est folie,

Et la foi qui, elle, est en Dieu,  
Comme d'éternité les cieux;

Voici la joie qui veut qu'on rie,  
La peine qui dit la douleur,

Les lèvres qui font qu'on sourie,  
Et les yeux qu'on a pour qu'on pleure,



Et puis ce qu'on touche des doigts  
Et que l'on croit lors vrai en soi,

Bien qu'il en soit comme des femmes  
Dont on sait la chair mais pas l'âme.

Un agneau paît que tes yeux voient,  
Un Christ est mort là sur sa croix,

Un enfant qui naît pleure et crie  
Comme si le blessait la vie,

Un homme passe, est-ce ton frère ?  
Une femme, est-elle ta sœur ?

Et c'est dans le vent, la lumière,  
Montée, sous le ciel, la senteur

Douce de la terre et la mer  
Loin, et des bruyères en fleurs.



Or c'est la voie qui t'est ouverte,  
Sois homme, et vis lors suivant l'heure,

Suis le chemin, et rouge ou verte,  
Connais-la ainsi la rancœur,

D'être du troupeau dans la vie,  
Parmi tous sans rien appéter,

Que, comme eux, brouter la prairie,  
Ou dormir avec eux, couché.





IV

DÉSIR

Désir de Dieu  
Jadis en toi,  
C'étaient les cieux  
Qui t'étaient foi,

Et tu croyais  
Aussi aux anges,  
Que tu voyais  
Comme en des langes,

Passer au ciel  
Les jours d'été,  
Avec leurs ailes  
Dans l'air ployées,

Ainsi que nef  
Courant la mer,  
Au souffle bref  
Du vent amer.

Il y avait  
L'agneau de Dieu  
Que tu savais  
Dans le pré bleu,

Et puis c'était  
Aussi Marie  
Qui souriait  
Lors à ta vie,



Et dans ton cœur  
Alors à nu,  
Paix et douceur  
De jours élus.

Or tu as cru,  
Et puis un jour,  
Comme en toi, tu  
Avais amour,

C'est la chair toute  
Et qui l'a prise  
Ta foi, et doute  
Dit d'ombres grises,

Qui t'a voilé  
Lui, la lumière,  
Pour t'apporter  
Sa nuit amère,

Et c'est ainsi  
D'avoir aimé,  
Que paradis,  
Ciel et clarté,

Tu as perdu  
Pour une femme,  
Qu'avait élue  
D'amour ton âme.





V

L'AIMÉE

Voici l'aimée qui dit sa chair,  
Baise les bagues à ses doigts,

C'est ton âme qui se repère  
Dans tout l'amour qui fut en toi,

Et ta vie lors qui s'éclucide  
En sa somme tout d'une fois,

Vin remonté aux coupes vides  
Que tu sus pleines autrefois.



Choses de rêve qui saluent  
Femmes peintes comme en grisaille,

Dans la mémoire qu'on voit nues,  
Avec des colliers de corail;

Fidélité qui t'est restée,  
De la chair que tu as vécue,

Amours d'un jour, dans des années  
Loin au monde en des ports perdus,

Mon Dieu, doux à ceux des navires,  
C'est vous qui les avez jugées,

Amours bonnes, même les pires,  
Parce qu'en l'instant sûres, vraies.

Or jardin lors, dans les rochers,  
Aux lointains mauves de ta vie,



Où si souvent tu es monté  
Chercher des fins tout d'harmonie,

A ton désir ou tes souhaits  
Les yeux fermés ainsi qu'on prie,

Jardin clos, de tes rêves faits  
Qui s'enchaînent ou se délient,

Voici l'aimée qui dit sa chair,  
Baise les bagues de ses doigts,

Amours premières ou dernières,  
Toutes en une et seule en toi.



VI

SÉRÉNITÉ

Il est parfois  
La paix en toi,

Lorsque de vivre  
Tu n'es plus ivre;

Et qu'en ton for  
Enfin s'endort

Lasse la chair  
Souvent amère;



Il est parfois  
Pitié en toi

De choses qui  
Pleurent ou prient,

Telle la mer  
Même aux jours clairs,

Qui dans l'air crie  
Ou bien supplie,

Et sous le vent,  
Et sur les bancs,

Monte et descend  
En sanglotant.

Il est parfois  
Douceur en toi,

Du monde aussi  
Et de la vie,

Quand amour tu  
Dans ton cœur nu

Et dans l'oubli  
Qui se délie,

C'est ton âme, elle,  
Qui prend des ailes,

Et qui, amie,  
Te sourit luie,

Comme si elle  
Était au ciel.





## VII

### COULEURS

Quand tu voudras aimer  
Loin des femmes cruelles,  
Hors la chair, l'âme ailée,  
Qui appète le ciel,

Marie-les dans tes jours,  
Les couleurs entre elles,  
La beauté est en elles  
Et dite tout d'amour,

Et comme les aimées,  
Les unes sont candides,  
Et de grâces sapides  
Sont les autres parées.

Toute la vie qu'on porte  
Est reflétée en elles,  
Leur robe en quelque sorte,  
En disent les émois,

Et les blanches sont celles  
Qui avèrent la foi,  
En ceux qui rêvent ciel  
Auquel leur âme croit,

Ou la virginité  
Douce des ingénues,  
De grâce immaculée  
Et dont le cœur est nu,

Et celles qui sont bleues  
L'amour, et tout en ailes,  
Que l'on lit dans les yeux  
Et que la chair appelle.



Or il en est de mauves  
Et il en est de grises,  
Et rêves qui se lovent,  
Et songes, qui les disent;

Et ce sont en toi, celles  
Souvent qui t'ont complues,  
Car il était en elles  
Toute ta vie vécue.



## VIII

### LE SONGE

Mon Dieu, des jours qui vont,  
Mon Dieu, des jours qui viennent,

Dans le temps tout qui fond  
Même douleurs anciennes,

Comme au monde, les heures  
Sont d'hiver ou printemps,

Les jardins de nos cœurs  
Ont aussi leurs saisons,



Et c'est de brume ou pluie,  
De soleil ou clarté,

Qu'on vit en soi sa vie  
Suivant le vent levé,

En la joie ou la peine  
Alors à coupe pleine.

Mon Dieu, ils sont en nous  
Comme en l'Inconscient,

Nos cœurs sages ou fous,  
Suivant l'heure ou l'instant

Comme après dés jetés  
On sait fortune ou ruine,

Ou comme aux jours d'été,  
Vent, les roseaux incline,

Car sans cause ou raison  
C'est sises hors de nous,

Que choses et qui sont  
Venues on ne sait d'où,

Et tenant du hasard  
Ou bien de notre étoile,

Nous font comme nuit noire  
Dans l'abstrait qui les voile.

Or c'est ainsi, en soi,  
Qu'on est si peu soi-même,

Qu'on ne sait pas pourquoi  
L'on hait ou bien l'on aime,

Et que c'est vie qu'on a  
Alors et qu'on subit,



Dans des jours longs, sans foi,  
Ou souvent trop redits;

Et tu les as connus  
Toi, ici haut qui rêves,

Et dans ton for à nu  
Comme est le sable aux grèves;

Et c'est ton cœur alors  
Et qui a pris des ailes,

Pour retrouver sans leurre  
Et sa paix et son ciel,

Dans le songe en la vie  
Qui de tout nous délie.



IX

EN SOI

Et maintenant voici tes mains  
Qu'ont sues des femmes de caresses,

Et tes pieds, eux, mais sans liesse,  
Qui t'ont conduit à ton destin;

Et c'est d'hiver ou de printemps,  
Au monde de joie ou amer,

Qu'en les jours les mois qu'ont les ans,  
Ont vécu ton cœur et ta chair,



En leurs désirs ou leurs souhaits  
Obscurs ou luis, brumeux ou clairs,

Et sous le ciel ainsi qu'il est  
Dit dans l'air bleu, ou jaune ou vert.

Or sous ton front ce sont tes yeux  
Qui ont cherché eux la lumière,

Moins aux éthers dorés des cieux  
Qu'en bas aux choses de la terre,

Et de douceur, et de tendresse,  
Ont trouvé un jour la clarté,

Au loin des mers sur des rochers  
Où des îles roses se dressent,

Ainsi que femmes en beauté  
Et la disant nue leur jeunesse,



Dans les coraux, les palmeraies,  
Sentant le fruit, la chair pâmée.

Et maintenant ici c'est toi  
Et revenu de toutes choses,

Et pour des raisons vraies ou fausses,  
Qui ne l'as retrouvée ta foi;

Toi et qui te croyais parti  
Dans le temps pour l'éternité,

Et dans les éthers infinis  
Enfin en toi trouver ta paix,

Et sur la voie n'as rencontré  
Que le sommeil noir de l'oubli;

Et qui aujourd'hui sans paroles,  
Et dans un grand silence en toi,

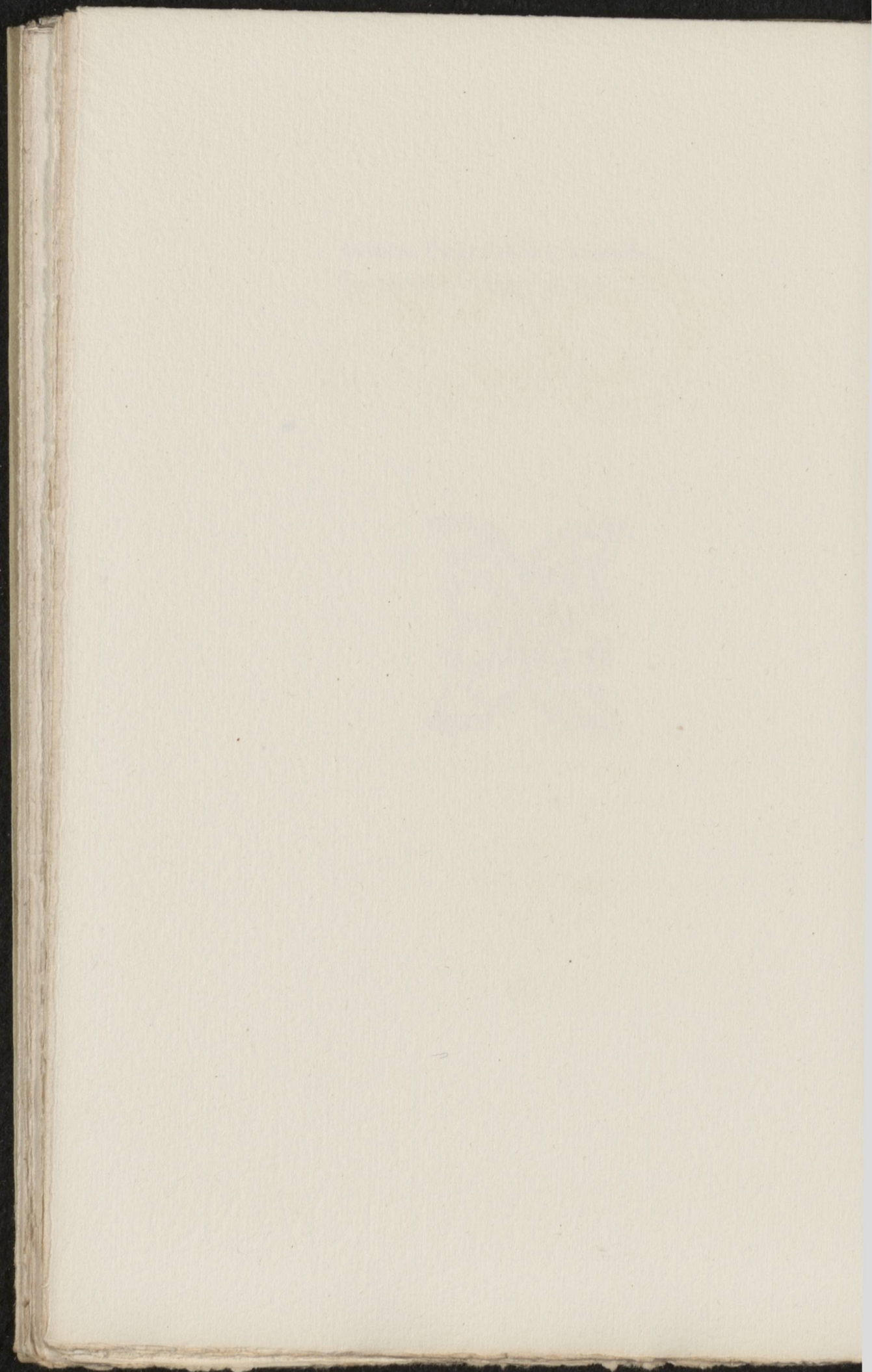


Comme l'aiguille des boussoles,  
La cherche ta ligne de foi.



SOUS  
LE  
SOLEIL







I

LE CHALET

Pays dont tu es l'hôte,  
Et qui dit sa saison,  
Dans la paix du soir long  
Une montagne est haute,

Et tout le jour vécu  
N'est plus, comme un chardon,  
Qu'un peu de rose tu  
Dans le soir qui repose.



Musique cependant  
Voix dans l'air qui se pose,  
Au chant d'un rythme lent  
Qui monte et puis descend,

Dans le chalet qu'on voit,  
Suisse d'hôtellerie,  
Et si peu de chez toi,  
Et si peu de ta vie,

C'est ta sœur en bas,  
Dans le salon rouge,  
C'est ta sœur, en bas,  
Qui joue du Schumann.



## II

### CANICULES

Chaleur torride de juillet,  
Il sent la menthe, il sent le buis,  
Et blanche dans le ciel muet,  
Ta maison est là et qui rit,

Carreaux luisant comme des yeux,  
Regardant, après la prairie,  
La mer là-bas monter en bleu,  
Dans la clarté et resplendie.



Or quatre heures d'après-dîné,  
Et la servante, elle qui file,  
Et sur la fenêtré le dé,  
Avec la bobine et le fil,

Voici du côté de la ville,  
Plus fort soudain l'odeur qu'on sent  
Des foins coupés sur le redan  
Qui sèchent dans l'air immobile,

Et qu'en son plus chaud la journée,  
Et mouches tues comme des mortes  
Une ombre vient que le ciel porte  
Et qu'on dirait qu'il va tonner.





### III

#### CANARIES

Il est midi,  
Midi d'été,  
A Saint-André  
Des Canaries,

Et quoique flots  
Au loin à luire,  
Il fait si chaud  
Qu'on croit mourir;

Et comme yeux  
Qu'on sait de celles,  
Qu'on a parfois  
Un jour aimées,



C'est la mer bleue  
Au bout du ciel,  
Qui chante joie  
Marée montée.

Or rouges dits  
Alors rochers,  
En l'heure luie  
Comme bûchers,

Et dans l'air lourd  
Et tout de flammes,  
Comme de femmes  
Cœurs en amour,

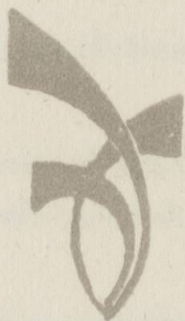
C'est comme enfer  
Sur la montagne,  
Dans l'air qui stagne  
Sentant la mer,



Et lors sans leurre  
Au temps qui passe,  
S'avérant l'heure  
Bien que luie, lasse;

Il est midi,  
Midi d'été,  
A Saint-André  
Des Canaries,

Il est midi  
Tout plein d'abeilles,  
Dans l'air qui rit  
Sous le soleil.





IV

LES NEFS

Le ciel est bleu, le jour est clair,  
Des vaisseaux s'en vont sur la mer,

Et Dieu sait quand ils reviendront !

Ils sont partis dans la lumière  
Voiles tendues à vent d'arrière,

Aux mâts hissés leurs pavillons;



Et bonnettes mises dehors,  
Pour gagner sur le vent qui dort,

Dans l'air où luit, rit le soleil;

Et c'est flots qui chantent amour  
Et venus chacun à leur tour,

En leurs longues robes vermeilles.

Or temps alors et qui n'importe  
Dans la joie qu'aller leur apporte,

Ainsi qu'oiseaux ailes tendues,

Au monde sur des chemins clairs  
Et transparents comme du verre,

Qui leur montrent la mer à nu;

C'est aux horizons bleus qu'ils cherchent  
Dans la brise à l'haleine sèche,

Le port aux îles attendues.



Mais jours alors et temps qui passent  
Chaleur montée qui fait chair lasse,

Et qui dit le hâvre approché,

C'est, un jour, le quai que l'on touche,  
Et joie, comme il est pour la bouche,

Du pain qui fait faim apaisée.



V

TOLÈDE

C'est lune luie,  
Et à Tolède,  
Où des aèdes  
Chantent de nuit,

Dans un jardin  
Où viennent femmes,  
Chercher leur bien  
Dans l'air qui pâme.



Nuit qui s'avère  
Toute d'étoiles,  
Comme yeux clairs  
Que rien ne voile,

Et lune là  
Telle cymbale,  
D'argent et pâle  
Elle, sans voix,

C'est dans la nuit  
Musique gaie,  
Qui chante vie  
Ainsi qu'elle est.

Or cheveux noirs  
Et dénoués,  
Lors après boire  
Comme enrouées,



Femmes qui chantent  
Accompagnant  
Guitares lentes  
Et puis dansant,

C'est fandango  
Qui les dit, elles,  
Avec des ailes,  
Suivant leur lot,

Qui est d'aimer  
De jour ou soir,  
En matin né  
Ou de nuit noire.





VI

EN RAMADAN

C'est dans la nuit de Ramadan  
Et tu es assis sur un banc,

Là-bas, chez des Turcs et des Maures,  
En attendant venir l'aurore;

La lune au ciel, comme un accent  
Aigu, dit blonde son croissant,

Sur les coupoles des mosquées  
Comme seins d'or dans l'air dressées,



Et dans le port tus et silents,  
Et comme s'ils avaient jeûné,

Les vaisseaux dorment dans le vent,  
Au bord du quai, voiles carguées.

Or nuit étant, le jour allé,  
Où l'on peut, et rideaux tirés,

Pour apaiser ou soif ou faim,  
Manger ou boire, sauf le vin,

Et odeurs de fruit et de chair  
Se mêlant au vent de la mer,

C'est dans l'air senteurs d'Orient,  
Dites de musc, myrrhe et encens,

Et qu'on aspire dans la poussière,  
Comme il est du sable au désert.



Mais anglais alors advenus,  
Longues les dents et aussi bus,

Et cherchant dans la nuit des femmes,  
Dans l'air lourd comme chair qui pâme,

C'est eux, ne les ayant trouvées,  
Qui s'en retournent sur le quai,

Hostiles, durs et qui chavirent  
Retrouver là-bas leurs navires;

Et dans la nuit de Ramadan,  
Toi qui es assis sur un banc.





## VII

### LA JONQUE

Une jonque s'en va  
Et de thé vert chargée,  
Dans la fin du jour las  
Chercher port à Shangai,

Et glisse sur les eaux  
Unies comme une glace,  
En les ombrant les flots  
Avec ses voiles basses.



Il fait dans l'air si doux  
Qu'on dirait que l'on aime,  
Et le vent un peu fou,  
Sans souffler, fait quand même.

S'arrondir voiles hautes  
Ouvertes comme fleurs,  
Dans le ciel d'or leur hôte  
Sans que trop il les leurre,

Et les vagues sont mortes  
Et ce n'est plus qu'eau claire,  
La mer, et qui la porte  
La jonque peinte en vert.

Or en sa robe bleue  
Et aux manches fendues,  
Yang-tsé, en long les yeux,  
Regarde aux loins perdus,



Les horizons, eux nus,  
Et dits en ligne droite,  
Qui ne sont qu'en l'air moite  
Ciel et mer confondus.

Puis c'est la nuit qui vient  
Comme miel qui s'aigrit,  
D'abord couleur de vin  
Et puis étoiles luies,

Et très loin, comme lune  
Que l'on croirait de rêve,  
Une lumière brune  
Au bout du ciel se lève

Et c'est là-bas le phare  
De Shangai qui s'allume,  
Et le port sur le tard  
Qui se dit et qui fume,



Et le quai approché,  
L'ancre, elle, qui prend fond,  
Comme flèche tirée  
D'un arc qui se détend.



## PHÉBÉ

### VIII

Et maintenant ici c'est toi  
Et dans le ciel, elle, la lune,

Comme une meule d'or qui broie  
Les étoiles, et une à une,

Les absorbant dans sa clarté,  
Qui n'est que reflet du soleil,

Comme sur un miroir tombé,  
Et dont le tain serait vermeil.



Et maintenant ici c'est toi,  
Et à présent, là-haut, c'est elle,

Qui couche ton ombre sans ailes,  
En long et bleu sur le sol froid,

Et que tu haïsses ou aimes  
Que tu sois triste, heureux ou las,

Te fait lors marcher sur toi-même  
Au long du chemin où tu vas.

T'est-elle amie ou bien hostile,  
Tu ne l'as su ni le sauras,

Car elle est loin comme les îles  
Qu'aux mers bleues tu sus autrefois,

Et comme oasis, au désert  
Des cieus, où il n'est méharis,



Pour vous mener si loin dans l'air  
Qu'on y saurait les paradis

Or cruelle comme les femmes  
Et d'amour qui aiment changer,

Après s'être dite de flammes  
C'est elle qui s'en est allée,

Les ayant épuisées, les joies  
Des clartés blondes resplendies,

Et au monde, et ainsi qu'en foi  
Toute dorée avoir souri;

Et lors s'étant donnée et luie,  
Après silente, s'est enfuie.

Et maintenant ici c'est toi  
Encore, et en-haut, toujours elle,



Toi qui marches suivant ta voie,  
Et elle aussi, mais dans le ciel,

Et comme il en est dans la vie,  
C'est elle que tu as aimée,

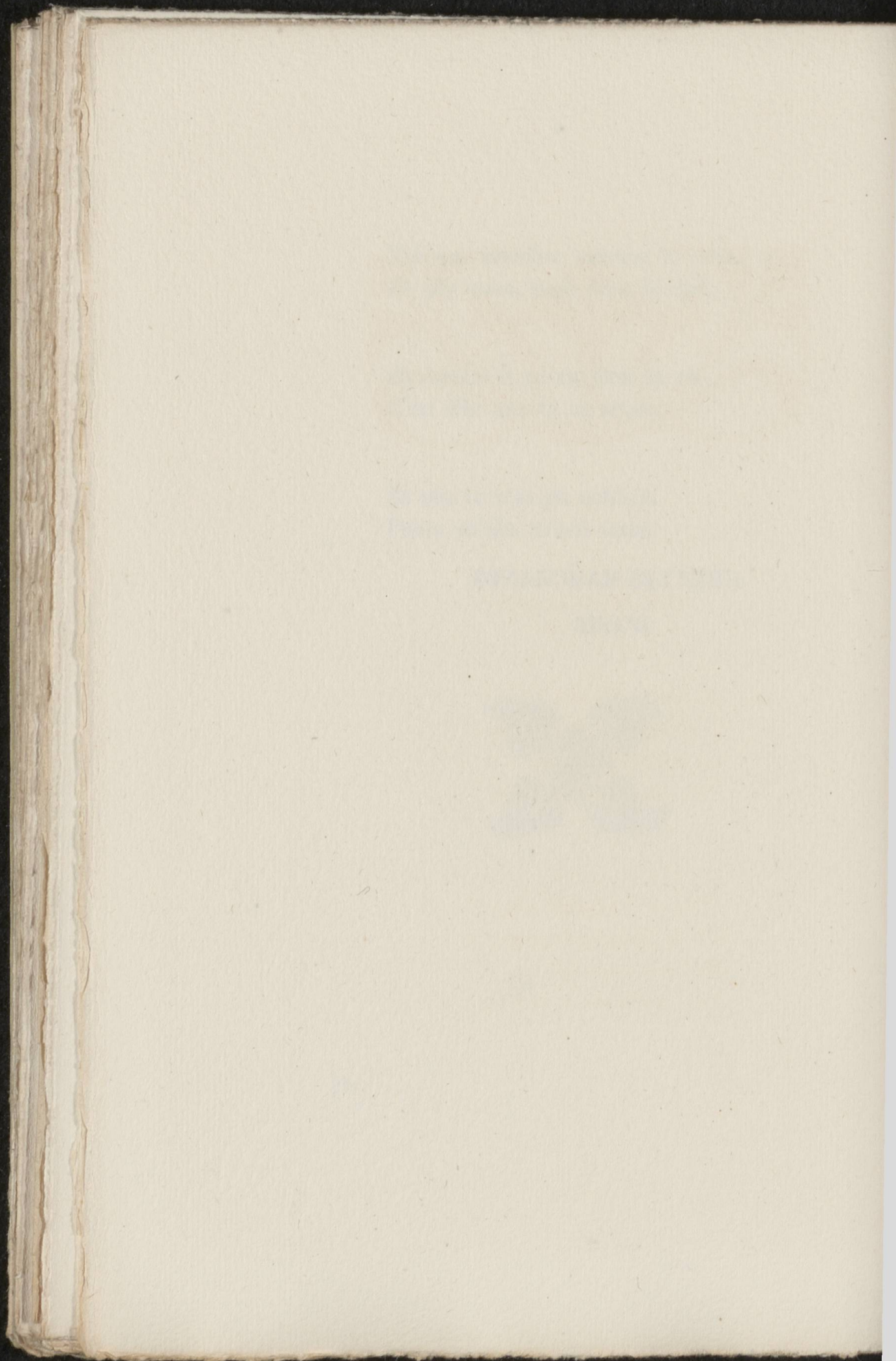
Et que tu n'as pu oublier,  
Parce qu'elle t'avait trahi.



CHEZ LES MARCHANDS

D'ASIE







I

LES MARCHANDS

Ils sont revenus  
Les marchands d'Asie,  
— Faites les tapis  
Vos plus belles fleurs,

Dans le vert qui rit,  
Et le bleu qui pleure —  
Ils sont revenus  
Les marchands d'Asie,



Ils sont revenus,  
Avec leurs soieries,  
Les marchands d'Asie  
Qu'on n'attendait plus.

Ils sont revenus  
Des loins de la mer,  
En leurs manteaux verts  
Aux manches fendues,

Ils sont revenus  
De Chine et de Perse,  
Faire leur commerce  
En tout ingénu;

Ils sont revenus  
Pour orner la vie,  
De jaunes qui crient  
Dans des roses crus,

Ils sont revenus  
Les marchands d'Asie,  
Avec leurs soieries  
Et les ont vendues.





II

SHOSIKI

Choses qui rient, choses qui chantent,  
Le poivre, le musc et la menthe,

Couffes de peau, coffres s'ouvrant,  
Ils ont dit : vois, choisis et prends,

Voici blanche la nacre pure  
Qu'après des jours longs d'aventures,

Sur la mer loin dans les rochers  
Au soleil nous avons pêchée;

Voici de nuit les laques noires,  
Et les rouges de sang figé,



Et du saké si tu veux boire,  
Et l'opium si tu sais rêver.

Ils ont dit : prends, choisis et vois,  
Voici des bagues pour les doigts,

Celles de corne qui délient  
Des charmes mauvais de la vie,

Ils ont dit : voici pour le sang,  
Le camphre frais et le gen-seng,

Qui font si jeune la vieillesse  
Qu'à l'amour elle peut sourire,

Puis si tu trouvais la sagesse  
Voici des pinceaux pour l'écrire.

Or ils ont dit : Choisis encor,  
Voici les noix dures du Nord,



Et puis aussi des grains de riz,  
Et puis aussi un peu de sable,

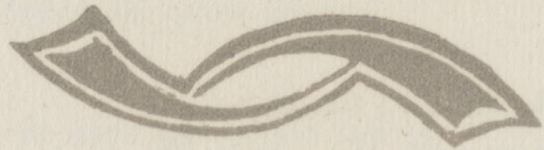
Le grain aux vivants de profit  
Et le sable aux morts secourable;

Ils ont dit : voilà et voici,  
Et puis après se sont assis,

Avec des saluts, des sourires,  
Aux mots difficiles à dire,

Ils ont dit : voici et voilà  
Et couffes, coffres, mis en tas,

Ils ont dit : adieu et merci,  
Et puis après, ils sont partis.





### III

#### LE BAR

C'est Monsieur Ying qui vend du thé,  
Dans sa boutique au bout du quai,

Assis en robe couleur prune,  
A son comptoir en bois de lune,

C'est Monsieur Ying qui vend du thé,  
Et du gen-seng et du saké,

Avec la tresse au dos qu'il a  
Parfumée d'huile au camélia.



Or sous son front, ses yeux obliques,  
Et rangées comme un clavier blanc,

C'est Monsieur Ying à la pratique,  
Qui sourit, les montrant ses dents,

Tandis que ses doigts, ongles longs,  
Plongent dans des coffrets de laque,

Où sont peints en or des dragons  
Que des serpents enroulés traquent,

Pour en tirer Péko, Souchong,  
Hang-Kai ou bien encor Hysong,

Selon que c'est thé vert ou noir  
Qu'il agrée au client d'avoir.

Mais dans un long Kimono bleu  
Est là Madame Yiang, sa femme,



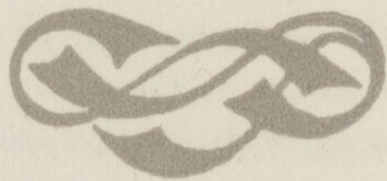
Avec du khol autour des yeux  
Qui disent feu, qui jettent flammes,

Et c'est de soir, ceux des navires,  
Qui viennent prendre place aux tables,

Boire Saké s'ils le désirent,  
Ou bien, s'il leur est agréable,

Aimer, venue la fin du jour;  
Car lors dans la fraîcheur qui naît,

C'est Monsieur Ying, qui vend du thé  
Et Madame Yiang, elle, l'amour.





IV

TAPIS

C'est un tapis persan  
Et qui dit des fleurs mauves,  
Dans des entrelacs blancs  
En serpents qui se lovent,

Dans un jardin vert, où  
Au milieu de faisans,  
Sur les bords d'un torrent  
Un paon tout doré roue.



Un pont de bois arqué  
Passe au-dessus de l'eau,  
Et de rouge laqué  
Dressé sur ses pilots,

Où un pêcheur, aux mains,  
Sa ligne de bambou,  
Et croisés les genoux  
Est assis comme un nain,

Et alors que dans l'eau  
Passent des poissons jaunes,  
C'est dans le ciel, là-haut,  
On dirait comme un faune,

Avec un arc tendu  
Et flèches au carquois,  
Qui menace, bras nus,  
On sait qui ou quoi.



Or une femme est là  
En une longue robe,  
Regardant loin là-bas,  
Le jour qui se dérobe,

Et d'or, la lune et ronde,  
Qui monte à l'horizon,  
Où l'on voit un dragon  
Pieds posés sur le monde;

Et les tiens ont marché  
Sur le faune et le nain,  
Et tes yeux regardé  
Et les fleurs, et la femme.





V

LE VASE

Musiques gaies de voix qui chantent,  
Couleurs qui parlent comme humains,  
Sur des émaux dorés et peints  
Dits ainsi qu'une eau transparente,

Du rouge et du bleu se marient  
Sur un vase clair de Hizé,  
En vagues longues et courbées  
Et dans du vert et qui reluit,

Et sous l'émail et qui se dit  
En son vernis un peu bleuté,  
Blanche est l'argile ainsi qu'un lait  
Trait en été après la pluie.



Or Ming la lumière qui rit  
Est venue aux anses dorées,  
Comme à des oreilles amies,  
Raconter tout ce qu'elle sait,

De Jeû-le-Soleil, Hûe-la-lune,  
Et du monde comme il est fait,  
Dans le jour clair ou la nuit brune  
A soir chu ou matin qui naît,

Tandis que Loung le dragon sage  
Qui sait que tout est vanité,  
Compte par écailles, son âge,  
Au fond de l'eau dans des rochers.





VI

FOU-KHIEN

Fou-Khien blanc, virginité,  
De l'une et parfaite harmonie,

Du néant dans l'éternité  
De Dieu même qui se délie,

Et se mirant dans la clarté  
De l'émail de ses blancheurs luies,

Pour n'affirmer que dans le vrai  
Ce qu'il sait du monde et la vie.



Fou-Khien blanc, illusion  
De l'infini dans le concret,

Qui montre de Fo, les lions,  
Et du temps qui va le rouet;

Fou-Khien blanc qui dit l'enfant  
Qu'en ses bras porte Khouan-Ynne,

Et muet, tacite et silent,  
Bouddha dans l'extase divine,

Puis un papillon qui se pose,  
Femme à ses songes qui sourit,

Et singe qui tient une rose  
Et la grugeant, après qui crie;

Fou-Khien blanc, immaculé,  
Et candide comme l'hermine,



Fou-Khien blanc, virginité,  
Des porcelaines de la Chine.





VII

L'OR CLAIR

Or jaune est l'or pour être d'or,  
Et l'homme humain pour être chair,  
Et bleu le ciel et l'arbre vert  
Comme jaune est, pour être d'or,

Et prends tes pinceaux toi qui peins,  
Et mêle tes couleurs encor,  
Le noir est nuit, le blanc n'est rien  
Que toute la clarté qui dort.



Rouge est le sang pour être vin,  
Au corps en lui qui boit la vie,  
Mauve est la mort quand elle vient,  
Et verte aux choses accomplies,

Et puis clartés, lumière luie,  
Et blonde et douce ainsi qu'un miel,  
Pour dire au monde le soleil,  
Mets dans l'air partout des abeilles;

Le noir est nuit, le blanc n'est rien  
Que toute la clarté qui dort,  
Et prends tes pinceaux toi qui peins,  
Et mêle tes couleurs encor.





## HOTÉI

### VIII

Toi si tu crois à la fortune,  
Regarde, voici Hotéi,  
Assis sur son sac plein de riz  
Et qui sourit comme à la lune,

Avec ses bras au ciel tendus,  
Son front bombé tout plein de plis  
Et dans sa robe bleue fendue,  
Rond, comme un œuf, son ventre nu.



Or si tu aimes le hasard  
Sur les tapis autour des roues,  
Où, sur du rouge et sur du noir  
Roulent des billes dans des trous,

Ou bien encor lors que tout bouge,  
Matelot bu, dans d'autres soirs,  
Jouer ta vie, à couteaux rouges  
Pour des femmes et dans des bars,

Toi, si tu crois à la fortune,  
Regarde : voici Hotéi,  
Assis sur son sac plein de riz  
Et qui sourit comme à la lune.





IX

LE COFFRET

Poissons qu'on pêche,  
Amours qu'on rêve,  
Dans des jours rêches  
Faits d'heures brèves,

Boissons qu'on sait,  
Désirs qu'on a,  
Quand ce qui est  
Ne répond pas,

A nos souhaits  
De cœur et d'âme,  
Comme on les fait  
Hommes et femmes;

Jardins d'automne  
Alors en nous,  
Et pleins de croix  
Et qui détonnent,

Parmi les roses  
A feuilles vertes,  
Et comme encloses  
En nous, ouvertes,

C'est de la vie  
Que trop on sait,  
Qu'on cherche paix  
Qui en délie.



Mais alors fins  
Que l'on poursuit,  
C'est le moyen  
Qui les dénie,

Car vie voulant  
Non qu'on agisse,  
Mais d'âme et sang  
Qu'on la subisse,

Comme elle vient  
Dans les matins  
Et les soirs d'or  
Où c'est alors,

Dans des jours rêches  
Faits d'heures brèves,  
Carquois sans flèches,  
Amour qu'on rêve;

Et tout ceci,  
Comme il est dit  
Par à peu près,  
Était écrit

Sur un coffret.





X

GOTAMA

Il est minuit  
Et c'est la nuit

Douce et sacrée  
De la Gazelle;

Sous le figuier  
Gris sous le ciel,

C'est Gotama  
Qui est assis,



Et Aminda  
Auprès de lui;

La lune est haute  
Et dans l'air luit

Et à son hôte  
Bouddha sourit.

Mais Aminda  
Qui a un doute

Dit à Bouddha  
Voici écoute,

Ce que le Maître  
Rouge, hier a dit,

Hier sous les cèdres  
A midi lui :



« Il n'est pas vrai  
Qu'ici l'on meurt,

Et la mort n'est  
En nous qu'un leurre,

On vit toujours,  
Toujours on naît,

Et c'est l'Amour  
Qui est le vrai. »

Et lors Bouddha  
Lui, a souri,

A Aminda  
Et puis a dit :

« Le Maître Rouge  
Ne s'est trompé,

Tout ce qui bouge,  
D'éternité

Vit l'infini  
Dans le temps; mais

C'est là, le vrai  
Que j'ai pensé,

Moi, et c'est lui  
Qui te l'a dit.





XI

ANABASE

Et maintenant ici  
C'est un fleuve en la brume,  
Et un vapeur aussi  
Au bord du quai qui fume,

Sa partance hissée  
Et dite en bleu et blanc,  
Dans le ciel vent levé  
Qui mord comme des dents,



Et dans leurs longs manteaux  
Comme des draperies,  
C'est eux des pays chauds,  
Eux, les marchands d'Asie,

Qui attendent l'instant  
Du départ, le front nu,  
Avec leur tresse au vent,  
Ainsi qu'ils sont venus.

Mais maintenant voici  
Et qu'amarres larguées,  
Dans l'air gris et glacé  
La sirène a vrombi,

Et qu'avec un bruit sourd,  
L'hélice a commencé  
A battre les flots lourds  
Et s'éloignant du quai,



Que le vapeur bondit  
Et dans la nuit s'élançe,  
Descendue la partance  
Et les feux de bords luis.

Or lune dans le ciel  
En la fumée qui monte,  
Qui lui fait noires ailes  
Sur la mer qu'elle affronte,

Et les flots haut qui crient  
Sous la proue qui les taille,  
Comme couteau rougi  
Entré dans des entrailles

Ce sont eux, ceux d'Asie,  
Sur le pont et qui songent,  
En leurs robes sans plis  
Sur leur dos qui s'allongent,



Aux gains et aux profits  
Qu'ils ont réalisés,  
Là-bas au port quitté  
Dont le phare au loin luit,

Et le sourire aux dents,  
Et bourses d'or remplies,  
S'en vont vers leur pays  
Sous la lune en croissant.



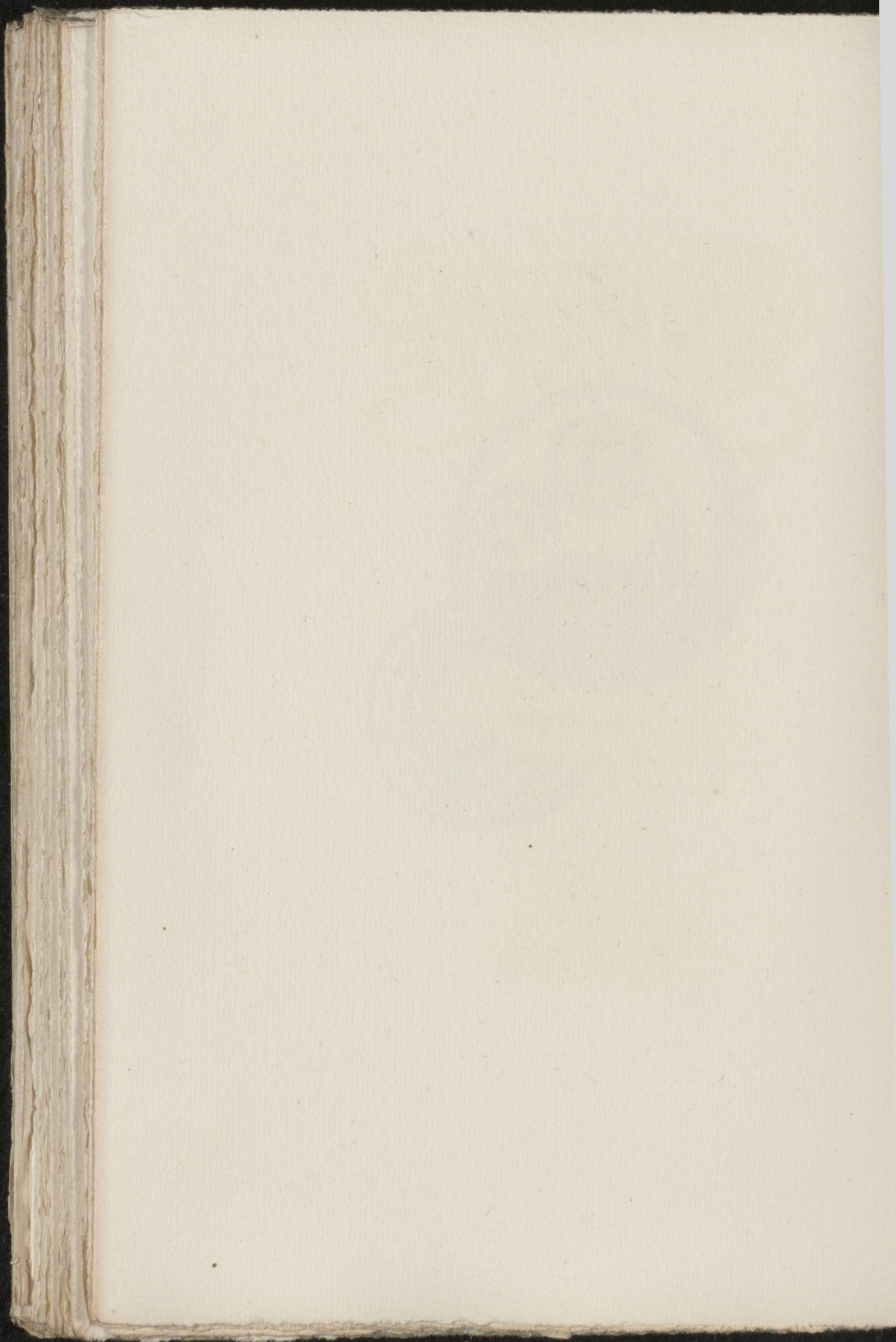






ÆGRI SOMNIA







I

AGNUS DEI

C'est l'agneau de Dieu  
Dans le pré du monde,  
En sa toison blonde  
Et roses les yeux,

Il sonne midi  
Au paradis clair,  
Et tout d'or est l'air  
Et la mer aussi.



Or ailes en croix,  
— (Ici c'est qu'on rêve) —  
Un ange s'élève  
Tenant dans ses doigts,

Dans un vase bleu,  
Ainsi qu'une flamme,  
Lumineuse une âme  
Puis advenu Dieu,

Musiques au ciel,  
Des violons rient,  
Et dans le soleil,  
On voit Jésus Christ.





## II

### SENTEURS

Et puis voici qu'il sent  
La menthe et la vanille,  
Et que dans une ville  
De juifs et d'Orient,

C'est des rois que l'on voit  
De face ou de profil,  
Et du thé que l'on boit  
Chez des gens à turban.

Et puis voici qu'il sent  
Aussi la citronnelle,  
Et venues des gazelles  
Dans un jardin persan,



Que des roses se pâment  
En embaumant tout l'air,  
Et qu'au bord de la mer  
C'est la danse des femmes;

Et puis voici plus fort  
Que tout sentant la myrrhe,  
S'en vont ceux des navires,  
Aux filles, dans le port,

Et que douce en sa paix,  
C'est au ciel claire et ronde,  
Dans la fraîcheur qui naît,  
La lune d'août qui monte.



### III

#### SOIERIES

Mais voici les soies qui s'épousent  
Sous tes doigts, et tout d'ornement,  
Des lévriers sur des pelouses  
Et dans un beau jardin persan,

Les femmes peintes qui saluent,  
De leurs mains mises à leur front,  
Le silence de ta venue  
Dans le jour tu où tout se fond.



Or une est là en robe lie,  
Et que tu sais depuis longtemps,  
Occupée de fleurs qu'elle lie  
Dans un bosquet de myrthes blancs,

Tandis qu'une autre, tout tendresse,  
Cheveux épars comme un enfant,  
De sa main baguée d'or caresse,  
Une biche allaitant son faon,

Et puis encore une autre rit,  
Qui se donne, elle, et se reprend,  
Une autre est là, comme ta vie,  
A soir venu, qui se détend.





## IV

### LE PUIITS

Alors un puits,  
C'est pour ta soif,  
Et dans la nuit  
Où tu attends;

Alors des femmes  
Qui se décoiffent,  
C'est dans ton âme  
Qu'il fait grand vent.



Car c'est la chair  
Qui te reprend,  
Et douce-amère  
Pour qu'on la boive,

Et dans ton cœur  
Cherchant ton sang,  
Les joies qui leurent  
Et qui déçoivent.

Alors un puits,  
Bois pour ta soif,  
Et dans la nuit  
Où tu attends,

Monte au chemin  
De sable blanc,  
Jusqu'au matin  
Où jour se fasse,



Pour tout là-bas  
Sur des terrasses,  
Voir la Damas  
Bleue où tu tends.





V

L'EXODE

Mais dimanche de paradis,  
Les âmes montent, les âmes montent,  
Comme des bulles d'air du monde  
Sous le soleil qui resplendit,

En tout en bas, la terre ronde,  
Et si haut la lumière luie,  
Les âmes montent, les âmes montent,  
Dans la clarté qui les délie



Or toutes choses accomplies  
Dans l'éternité qui se fondent,  
Les âmes montent, les âmes montent,  
Présents et passés abolis,

Ailes ouvertes toutes grandes  
Battant aux éthers infinis,  
Certaines en leur foi ardente  
De l'approche du bien promis,

Et pressées comme des brebis,  
Les noires à côté des blondes,  
Les âmes montent, les âmes montent,  
Alors tous les péchés remis.





VI

L'HEURE PEINTE

Et puis voici que c'est la vie  
Qui change encore de couleur,  
Et qu'une femme est dans des fleurs,  
Et toute nue, en Italie,

Avec à ses pieds son amie,  
Comme un berger, cheveux coupés,  
Et qu'alentour dans un verger  
Sur des vases peints des dieux rient.



Or tout or et tout pierreries  
Un paon ouvrant sa robe d'yeux  
Voici dans l'air qu'il fait tout bleu  
De montagnes loin endormies,

Et qu'on voit haut dans les rochers  
Sur des sentiers étroits qui montent,  
Avec leur lance ou leur épée  
Des soudards s'aller par le monde,

Et lors voici qu'un moine prie,  
Que c'est le ciel qui a changé,  
Et que sentant venir la pluie  
Sur un pin un merle a chanté.





VII

CELLE QUI DANSE

Alors c'est Celle ici qui vient de Galilée,  
Et de si loin là-bas dans le bleu des passés,

Avec sa robe d'or, ses cheveux dénoués,  
Des bagues à ses mains, des anneaux à ses pieds,

Et dans le soir qui tombe, avec ses lèvres peintes,  
Qui sourit, yeux au loin, dans la lumière allée,



Au palais qu'elle voit de rose qui se teinte,  
Où devant Antipas, un jour elle a dansé

Or musique là-bas, dans le jour qui s'achève,  
Et dans le temps qui va, monde où rien n'a changé,

Flambeaux qui s'allument avec des lueurs brèves,  
Et repas qui s'apprête, et les sièges rangés,

Les voici revenus, les musiciens rouges,  
La table du banquet sur l'estrade dressée,

Et dans les vases clairs, comme sang, vin qui bouge,  
Et les plats, et les mets, sur des nattes posés.

Mais voici lors dans l'air, qu'il sent la cinnamome,  
Et que c'est vous là-bas, encore qui dansez,

Apportant le désir qui saigne au cœur des hommes,  
Avec vos yeux tout nuit par le khol allongés,



Et puis voici qu'il sent le nard, la myrrhe blanche,  
Et qu'on dirait perles, la sueur de vos bras,

Et puis alors monté le parfum de vos hanches,  
Que c'est lèvres fermées, comme Jean mort en moi.





## VIII

### CRUCIFIXION

Et maintenant une heure sonne,  
Est-ce pour tous, est-ce pour toi ?

Dans une ville que l'on voit  
Dorée dans l'air comme une automne ;

Et maintenant une heure sonne  
Sur des remparts dressés tout droits,

Et chauve un mont monte là-bas  
En sable blanc dans des viornes.



Mais à présent venus des hommes  
Et des femmes, et des soldats,

Des menuisiers avec du bois  
Et des juges en robes jaunes,

Alors on a planté des croix,  
Est-ce pour tous, est-ce pour toi ?

Et ciel soudain s'étant fait poix,  
L'éclair luit et voici qu'il tonne.

Or six heures d'après-dîné  
Et plein de mouches qui bourdonnent,

Expirant les crucifiés  
Sur leur bois pieds et mains cloués,

Celui avec au flanc sa plaie,  
Au front sa couronne d'épines,



Lève la tête et puis l'incline  
Et dans un cri l'âme exhalée,

Meurt au monde tendant les bras.  
Est-ce pour tous, est-ce pour toi ?



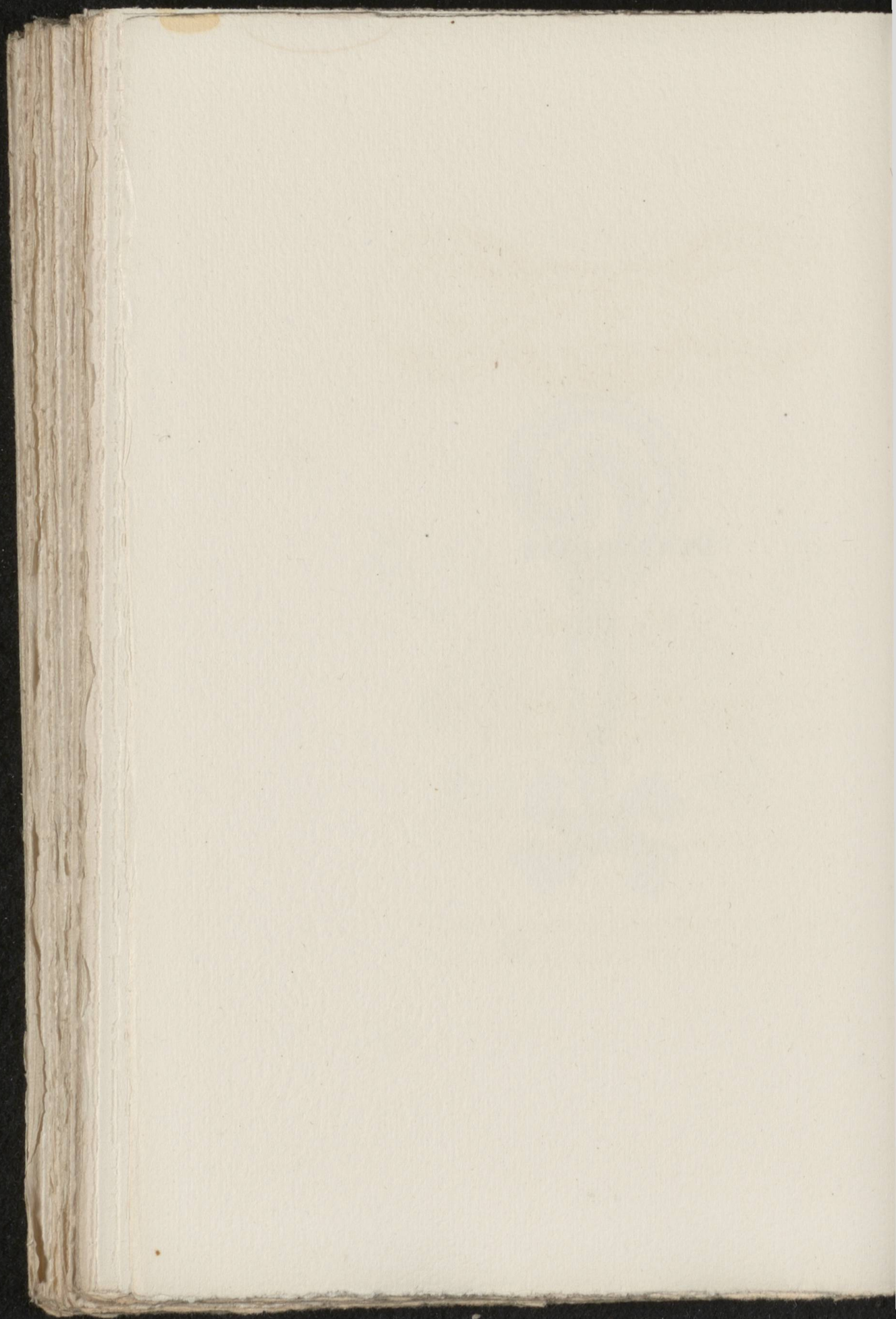






D'UN SOIR D'ÉTÉ









I

EN L'OMBRE

C'est le soir d'été dans ta chambre haute,  
Où tu vois la mer au bout de la ville,

Ton jardin qui sent dans l'air comme une île  
Et dont tout le jour le soleil fut l'hôte;

C'est le soir d'été dans la chambre chaude,  
Avant ton sommeil, avant ton coucher,



Et tristesse en toi, vieille comme Hérode,  
De la nuit qui vient après Salomé.

Choses dont tu fus et qui se repèrent  
En lignes d'ombres sur des fonds de feu,

Amours de ta vie dites en lumières,  
Marchant à pieds nus sur des tapis bleus,

Tout ce qu'ont touché tes mains ou tes lèvres  
Pour en être sûr et n'en point douter,

Passés et présents dont ton cœur s'enfièvre,  
Tous tes jours vécus les voici rentrés.

Mais présence alors grave des visages,  
Dans les cadres d'or au mur appendus,

Et qui te regardent de leurs yeux sages  
Comme des Maries, comme des Jésus,



Dans l'ombre qui vient comme haleine chaude  
Du jour qui s'en va dehors tout doré,

Les voici sourire ainsi qu'à un hôte  
Venu à son heure tacite et muet,

Et qui serait toi dans la chambre haute  
Comme un matelot qui s'en reviendrait

Des Chines fermées, là-bas de ta vie,  
Loin dans leur silence, et tues désormais,

Parfums expirés, choses accomplies,  
Et dont journée faite il te souviendrait.

Or heures en toi lors haut qui s'évoquent  
A pavillons clairs dans l'air arborés,

Soirs de ports perdus, havres équivoques,  
Sentant l'alcool bu sous des palmeraies,



Iles nues couchées, bleues sous des ciels roses,  
Sur la mer comme des prostituées,

C'est ta chair en toi, dans la nuit qui cause  
De jours de navire, où tu as aimé.





## II

### VESPRÉE

C'est le jour qui pleure  
Et la nuit qui rit,  
En l'ombre qui leurre  
Sous la lune luie,

Mets-lui, à ton âme,  
Une robe blanche,  
C'est le soir qui pâme  
Là-bas dans les branches

Des hauts peupliers,  
Qu'incline le vent  
Et sur le sentier  
Romarin qu'il sent.



Mets-lui, à ton âme,  
Comme à des doigts doux,  
Qui sont ceux des femmes,  
Des bagues d'or roux,

Car voici l'automne,  
Dans le soir qui vient,  
Et dans ton jardin  
Dite à feuilles jaunes.

Heure ici qui sonne  
Et qui se fait grise  
Dans l'ombre que donne  
Le jour qui s'enlise,

Écoute ton cœur  
Qui le bat son sang,  
Et songe sans leurre  
Au bien qui t'attend,



Pour aimer en foi,  
Du ciel et des choses,  
Dans la paix, les joies  
Du silence écloses,

Etoiles qui viennent  
Dites une à une,  
Et dans l'air, païenne,  
Isis qui est lune,

Et suivant les temps  
Pleine qui lumine,  
Ainsi qu'en gésine  
Ou bien en croissant.

Mais lors nuit qui vient  
Noire sur les choses,  
Et dans ton jardin  
Les fermer les roses,



Fais ton âme claire  
Pour qu'ombre n'y vienne,  
Et pour des fins siennes  
Te faire heure amère,

C'est un jour qui meurt  
Mais voix haut qui rit  
Un oiseau que leurre  
La lune qui luit,

Chante la nuit née,  
Comme aube ou soleil,  
Ayant oublié  
Qu'elle dit sommeil.





### III

#### LES LYS

C'est rêve qui te vient  
Dans les senteurs montées,  
Des lys de ton jardin  
De soir enamourés,

Qui chantent les parfums  
Des heures périmées,  
Dont tu connus l'embrun  
Jadis aux mers d'été,

Où celle que tu sus  
Alors dans tes passés,  
L'émoi t'avait donné  
De cœur et chair à nu,



Et puis ayant dansé  
Dans les jours de ta vie,  
Là-bas aux ports touchés  
Sur des eaux resplendies,

S'en revient rédimée  
Ici dans le soir las,  
Et qui sent l'azalée  
Comme ceux de là-bas.

C'est celle que tu sus  
Au loin dans des nuits chaudes,  
Quand marée advenue  
Les disait ses eaux hautes,

Et qu'en l'air immobile  
Lune pleine luisait,  
Sur des tentes fragiles  
Où des hommes dormaient;



Et c'était en beauté  
Elle, en l'heure qui pâme,  
Avérant, aube née,  
La splendeur de la femme,

Et de nuit ses cheveux  
Qui couvraient sa chair nue,  
Et sous son front ses yeux  
Qu'ombrait Khol étendu,

Puis sa poitrine blonde  
Seins aux pointes dorées,  
Comme des coupes rondes  
S'offraient au vent levé.

Mais douceur de la vie  
Lors de sincérité,  
Où c'était là, chair luie  
Qu'on aime d'amour vrai,



C'est ton cœur qui pâmais  
En des heures élues,  
Où candeur t'apportait  
Paix des joies ingénues,

Et ton âme en sa foi  
Montait ailes tendues,  
Tel oiseau dans les nues  
Sous les ciels d'or qu'on voit,

Et s'allait dans le vent  
Chanter sur les brisants,  
Amour qui, aux Thulés,  
Se dit d'éternité.





IV

LES ILES

Je vous ai aimées  
Fervent comme on prie,  
Iles au loin luies  
Que je n'ai touchées,

Qu'en le rêve fait  
Dans les nuits qui causent,  
Où c'étaient vous roses  
Et que j'évoquais.



Je vous ai connues  
Ainsi que les femmes  
Et que l'on voit nues  
Quand le cœur qui pâme

Dans les printemps doux  
En l'ombre tombée,  
Se plaît, un peu fou  
A rêver beauté,

Et je vous ai sues  
Ainsi dans le songe  
Auquel on se plonge  
Dans les nuits élues.

Je vous ai aimées,  
Moi qui fus des voiles,  
Dans des jours allés,  
Suivant mon étoile,



Qui ne m'ont conduit  
Qu'à des ports perdus,  
Bien que soleil lui  
Sur la mer émue,

Où se disaient terres  
Odorant l'encens,  
Monté dans le vent  
Et sous le ciel vert,

Loin dans les rochers  
Et couchée en long,  
Ainsi qu'un lait blond,  
Clarté des étés.

Mais si choses luies  
Et de mon souhait,  
M'étaient là amies  
Amour n'en était.



En moi car c'est vous  
Que j'avais aimées,  
Hes douces où  
Je ne suis allé,

Et port non touché  
Sur la voie suivie,  
J'ai sue lors la peine  
Et dans le regret,

Où comme en la vie  
De celle qu'on aime  
On garde désir  
Jusque l'on expire.





V

LE ROMARIN

Il sent dans ton jardin la menthe,  
Et jour allé, et temps qui vient,  
C'est la vie morose en ses fins  
Quand c'est de soir qu'on la commente;

Il sent le buis et le benjoin,  
Dans l'ombre noire, lourde et chaude,  
Et front humide et yeux au loin  
Tu vois le jour dont tu fus l'hôte,



Et dans la nuit déjà qui tombe  
Alors plus noir étant le monde,  
C'est ton cœur, lui, qui se tourmente  
Songeant aux choses de ton bien.

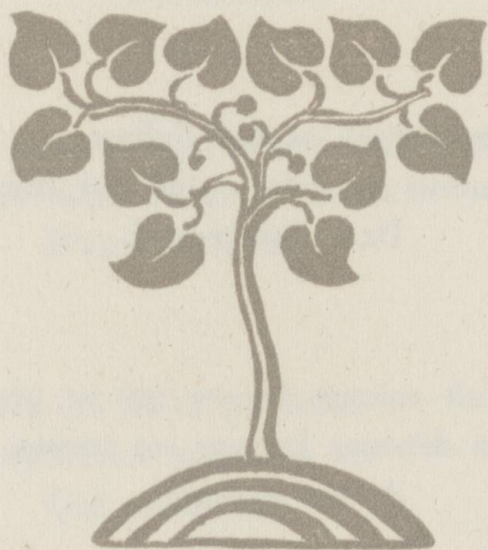
Mais journée lors qui se repère  
Un peu morose dans son cours,  
En comptabilités amères  
Dans le commun de tous les jours,

Journée encor qu'on a vécue,  
Mal à propos, par à peu près,  
Au gré des heures advenues  
Vides de ce que l'on a fait,

Tristesse en soi, chaleur qui monte,  
Où comme en brûlant tout s'annule,  
Idées, pensées, et bagues d'or  
Disant moites, la canicule,



Lors soir en toi qui se commente  
Parfums montés de ton jardin,  
C'est dans ton cœur qui se tourmente  
Qu'il sent plus fort le romarin.





VI

ATALANTE

Or lampes ici qui s'allument,  
Encens du foin coupé qui fume,  
Dans l'air monté,

Nuit comme femme qui se presse  
De dénouer longues ses tresses,  
A son coucher,

C'est étoiles qu'on voit chacune  
Se préciser et, une à une,  
Après trembler,



Dragon au zénith qui culmine,  
Antarès au sud qui s'incline  
Et nuit d'été.

Mais lune alors sur le monde,  
Qui vient en son temps pleine et ronde  
Tout d'or embue,

Puis hommes tus, les dieux qui causent,  
Influx subi de tant de choses  
D'amour émues,

Ombre qui lie et qui délie,  
Et, contrainte morte, la vie  
Qui se dit nue,

C'est vent qui passe au bord de l'eau  
Et les incline les roseaux,  
Et l'air qui chante,



Et dans le bosquet de lilas,  
Avec la couronne qu'elle a  
C'est Atalante,

Qui court une pomme à la main,  
Toute blanche dans ton jardin  
Comme vivante.





## VII

### L'HEURE CLOSE

Mais dans ton jardin voici la servante  
Qui s'en est allée chercher la fraîcheur,

Et la nuit qui vient dans l'odeur des plantes  
Puis dite dans l'air comme une blancheur,

Lune pleine d'août dans le ciel qui monte,  
Et blonde et dorée qui luit sur le monde,



Et journée faite, dans l'air immobile,  
L'heure qu'on entend sonner sur la ville.

Mais lors paix qui vient issue du silence  
Dans l'odeur des lys et des azalées,

Montée dans l'air pur et qui se fiance  
Aux candeurs bleues du ciel enamouré,

Tout ce que l'on voit, tout ce que l'on touche,  
Dit de certitude et de vérité,

C'est pour l'âme, comme est pain pour la bouche,  
Et la vie ainsi et mieux acceptée.

Or cœur lors en toi qui trouve le calme,  
Et comme au bercail ses désirs rentrés,

Peut-être un peu grave en sa douceur alme,  
C'est ainsi parfois que te vient la paix,



De soir ou matin ainsi qu'ils s'avèrent  
Et selon le jour ou bien suivant l'heure,

Et dans ton âme comme dans ta chair,  
Dite en toi sans plus, mais alors sans leurre.

Mais repos ainsi, que l'on sent touché  
En soi, dans un peu moins de lassitude,

Cœur, et dans son for, lui qui s'y complait  
De l'avoir enfin trouvée quiétude,

C'est en l'ambiance des jours passés,  
Bleus ou rouges rêves, et qui reviennent,

Des lointains en nous, comme illuminés  
Des soleils dorés des amours anciennes,

Anges lors en ailes au vent tendues,  
Passant en robes mauves, bleues ou vertes,



Et femmes aussi, mais la chair à nu,  
Ou de leurs cheveux dénoués couvertes,

Puis senteurs dans l'air de myrrhe et d'encens,  
Cœur comme il l'a su qui le bat son sang,

C'est alors Egypte ou bien Galilée,  
Et elle qui danse, elle, Salomé.





VIII

DAMAS

Et maintenant voici que c'est la nuit qui monte,  
Que le sable n'est plus, et repliées les tentes,

Que sur des gazons verts marchent les méharis,  
Dans le soir de sang rouge en l'air qui resplendit,

Sur des collines bleues au loin qu'on voit dans l'or,  
Du jour allé silent et muet qui s'endort,



Et qu'en le ciel passent, les ailes étendues,  
Oiseaux qui vont chercher le repos attendu.

Et maintenant voici qu'en l'air des fumées montent  
En colonnes torses, dans la nuit qui s'avère,

Odorant et la myrrhe, et l'encens, et la menthe,  
Et loin aux palmeraies, la senteur du fruit vert,

Tandis que l'on entend ainsi que des voix lentès,  
Et confuses, perdues, dans le vent doux qui chantent,

Et dire vie dans l'ombre où c'est l'heure qui vient  
Là-bas à l'horizon comme teint de carmin.

Or une ville est là, sur des remparts dressée,  
Blanche comme l'ivoire ou la neige tombée,

Et verte de jardins où sont des lauriers roses  
Embaumant dans la nuit, et toits d'or qui reposent,



Sur des murs à panneaux et tout de fleurs ornés,  
Où sont peintes des femmes, cheveux dénoués,

Allongées en leur grâce, dite de chair nue,  
Et qui sourient aux dieux de leurs ciels descendus

Pour venir retrouver en bas, aux amours luies,  
Joie qui est aux hommes par le sang consentie.

Mais paons lors sur le tard et que l'on voit rouant,  
Faisans qui s'attardent à voler dans le vent,

Et lune, elle, en croissant, au milieu des étoiles,  
Qui vient comme une nef ayant perdu ses voiles,

C'est la ville qui dort après jour de soleil,  
Blanche dans la nuit claire où des lumières veillent,

Aux coupoles rondes et dorées des mosquées,  
Qui s'avèrent dans l'air comme des seins dorés,



Et c'est toi lors ici, croyant atteint ton rêve,  
Et la voulant Thulé, qui la touche Damas,

Et c'est d'erreur ainsi que ces pages s'achèvent,  
Comme il fut de ta vie et aussi de ta foi.





## TABLE

	PAGES
<i>Préface</i> ... ..	7
En Soi ... ..	11
Sous le Soleil ... ..	45
Chez les Marchands d'Asie ... ..	71
Aegri Somnia ... ..	107
D'un Soir d'Eté ... ..	129



Achévé d'imprimer  
sur les presses de J.-E. Buschmann  
à Anvers, le 9 juin  
1923

---

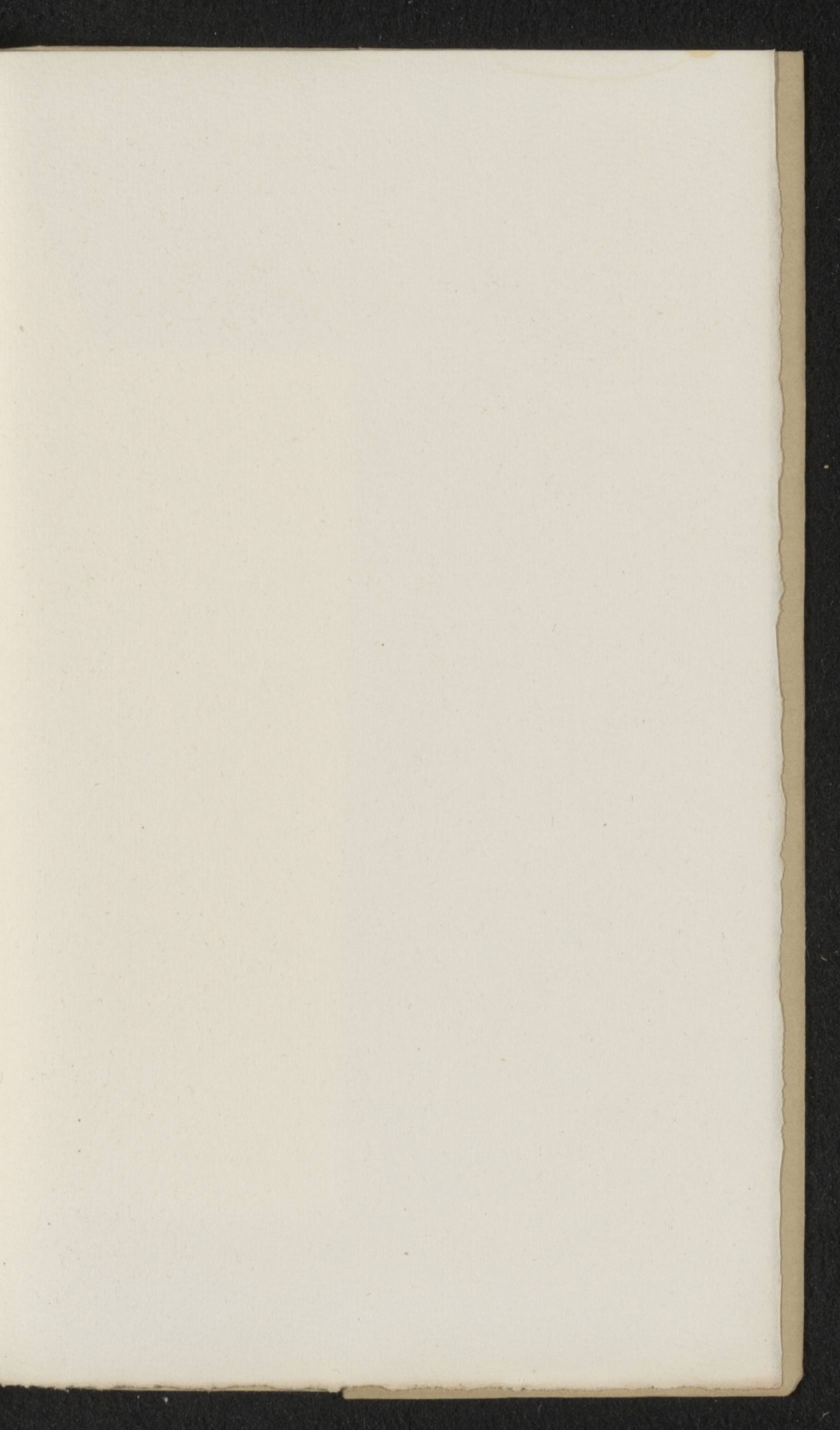




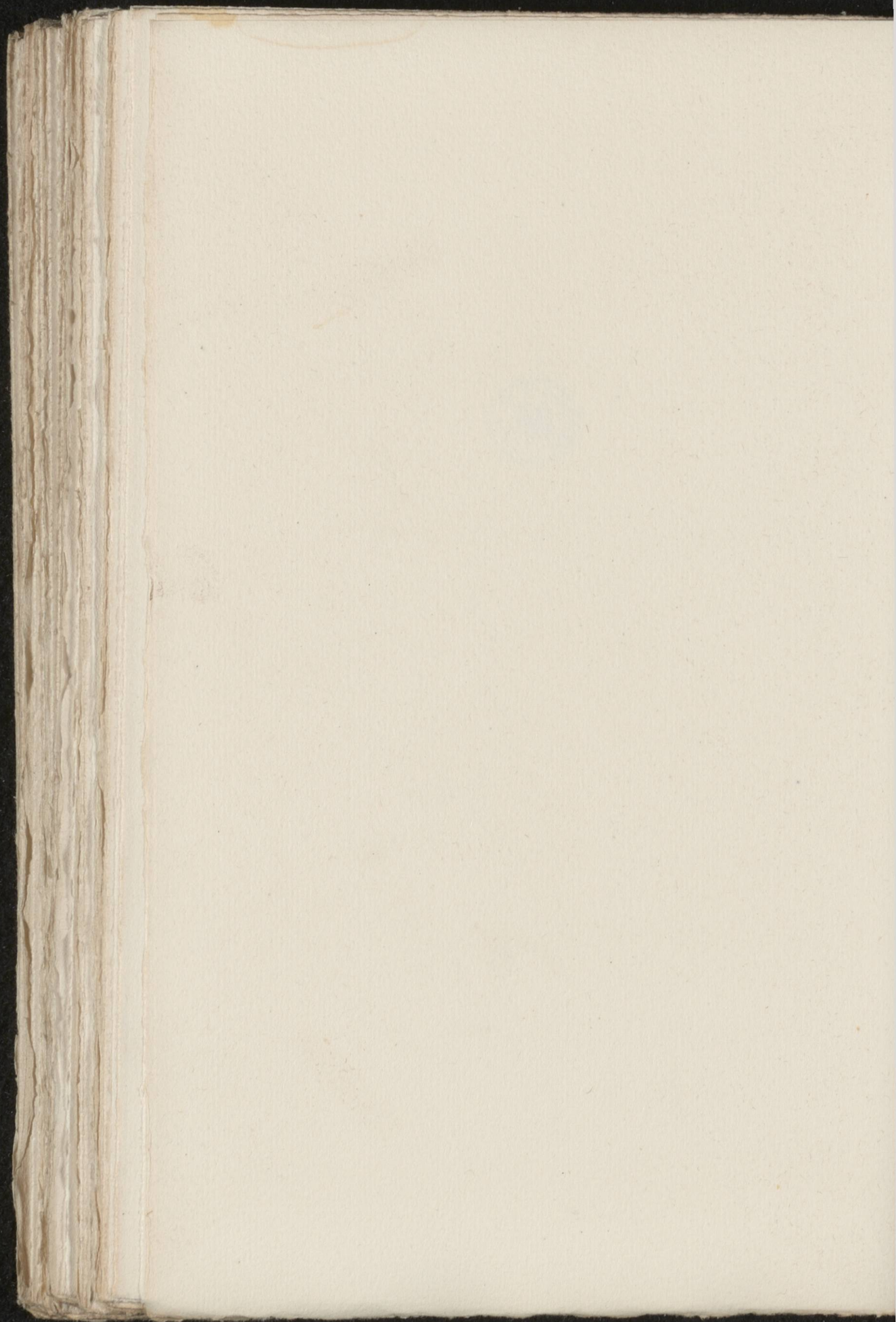




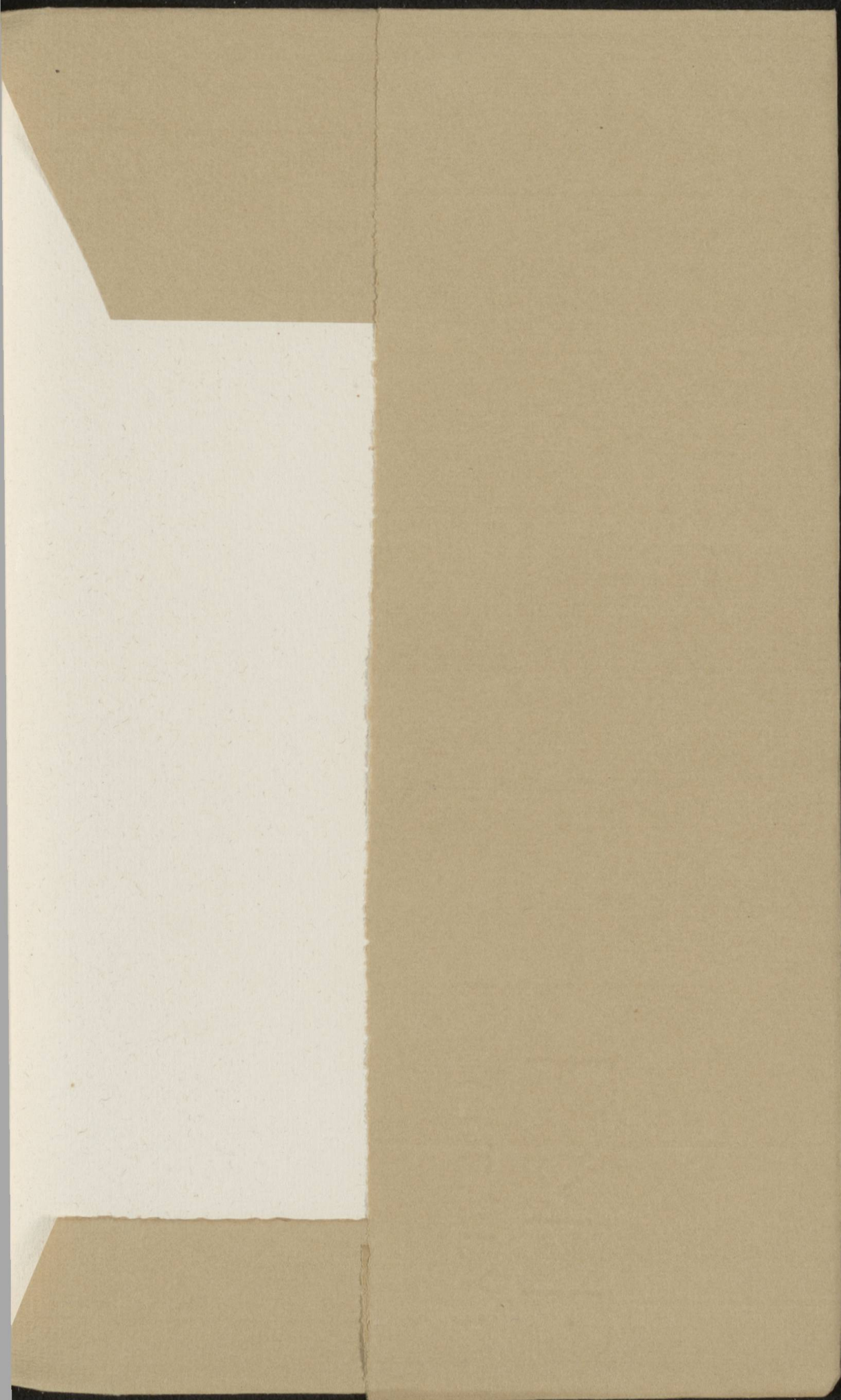
















IMPRIMERIE  
J.-E. BUSCHMANN  
ANVERS